

Anges et satyre

Christine Palmiéri

Number 98, Summer 2003

Les vices

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/14464ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Palmiéri, C. (2003). Anges et satyre. *Moebius*, (98), 81–86.

CHRISTINE PALMIÉRI

Anges et satyre

La sieste

les fonds de cour languissants
la chaleur au bord des lèvres
sur les genoux offerts
la porte entrouverte
elle dit
attendre la caresse
elle ne sait pas ce que veut dire
le contact des peaux
elle ne sait rien des doigts
tremblants
et moins encore
une respiration haletante
elle va au devant de ses mains
attendre
mais des hommes
elle n'attend rien
elle ne connaît rien des hommes
des femmes à peine
le monde n'est qu'un ballon informe
que sa mère colore de rose
et que son père gonfle à petites bouffées
elle l'entrevoit
de la fenêtre de sa chambre
orange
puis blanc éblouissant
le ciel
les gémissements de la sieste
elle ne comprend pas
ne devine même pas
elle est
d'une même naïveté perverse

que l'homme qui arrive
se place dans l'encoignure de la porte
il dit
quelle couleur aimes-tu
le rouge ou l'anis
elle prend le blanc
il dit blême
le regard tourné du côté du vide
du monde qui perd sa route
laisse-moi toucher
juste une fois
encore une fois
je partirai ensuite
elle acquiesse sans trop savoir
pourquoi ou pourquoi pas
elle suce
son bonbon acidulé
il glisse
ses doigts éternés
entre le coton blanc
et sa vulve nue
lisse de tout péché
il crie
et fuit
elle dit
encore
pour ce qu'elle ignore
comme les autres
les petites filles
qui attendent comme elle
l'homme tremblotant
allant de porte en porte
dans son délire

son monde
une planète de vulves fraîches
de boucles blondes
et de franges brunes
ailes blanches au dos
à la sortie des coulisses
bonnets de dentelles noires
Arlésienne et Lac des cygnes
petits rats sombres sous l'épiderme
j'écoutais
ne comprenais pas plus qu'elles
leurs ragots
leurs ricanements
suçons et
fesses à l'air
à l'heure de la sieste
la pénombre des portes
il aimait ça
elles aussi
 peut-être
mais c'est quoi
ça chut
silence quand les parents arrivent
c'est un jeu entre nous
c'est notre secret qu'il leur disait
le front moite l'œil exorbité
sa vie
couloir obscure
où il se perdait
 coupable
car toutes le pointaient du doigt
riantes et menaçantes

heureux
le temps
glissa entre leurs cuisses
l'oubli avec
reste un bref souvenir
l'éteindre
pour ne pas savoir
ce que la nature humaine
renferme
lui
ventru et chauve
regard tourné vers sa solitude
étiquette sur le front
qu'il crève pensaient-elles
quand enfin le monde s'expliquait
qu'il crève
d'une mort dégradante
le chien
le porc
l'infâme
hurtaient-elles en silence
qu'il crève
trop tard
déjà mort l'ignoble
depuis
 elles errent
un regret à la place du cœur
ne pas l'avoir vu
sa face écrasée
sur le rebord du trottoir
la langue baignant dans son sang
la bite tranchée
en éclat dans son sperme gluant

la honte
étalée là froidement
dans les humeurs du monde
ne pas l'avoir tué
étranglé
 dépecé
de leurs propres mains
afin de les purifier
les laver de tout soupçon

les petites filles attendent

et la sieste ronge
pour l'éternité
les chairs abandonnées

